

---

## ABÉCÉDAIRE DU LECTEUR À LAUSANNE

*ADOLPHE* – On pourrait dire de ce joyau de la littérature d'analyse, d'inspiration protestante et romantique à la fois, qu'il est celui de l'hésitation. Jeune homme de vingt-deux ans, Adolphe s'ennuie dans une petite ville allemande où il rencontre la Polonaise Ellénore, vivant avec un comte. Adolphe étant devenu son amant, Ellénore se sépare du comte, mais Adolphe à son tour voudrait se séparer d'Ellénore, sans s'y résoudre. Incertitudes et tourments entretenus tissent un filet où se débat le protagoniste.  
Benjamin Constant. *Adolphe*. Le Livre de poche, N° 360.

*ALECTONE* – Ce récit poétique aux accents nervaliens constitue l'un des joyaux de l'œuvre à la fois brève et cristalline de Crisinel, dont Pierre-Paul Clément rappelle en préface la destinée tragique et le caractère essentiel des écrits, relevant de la catharsis. À l'ensemble des poèmes et des proses lyriques rassemblés dans ce volume s'ajoutent quelques variantes, des proses descriptives de ton plus serein, voire léger, ainsi qu'un extrait du *Journal de la Métairie*. « Je pense à Crisinel avec déchirement », écrivait Edmond Jaloux, « comme à l'un de ceux qui ont le plus souffert de chercher et de connaître le sens allégorique de la vie ».  
Edmond-Henri Crisinel. *Œuvres*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 8.

*ALINE* – Ce premier roman de Ramuz, d'une concision et d'une puissance expressive saisissante, pourrait constituer l'introduction parfaite à la littérature romande du XX<sup>e</sup> siècle. Émotion, qualité du style, défi au conformisme mortifère, compassion : tout y est. Dans un village vaudois typique, une très jeune fille s'éprend du fils d'un notable, qui l'engrosse et se détourne ensuite d'elle, la poussant au suicide. Avec autant d'acuité sensible que de sensualité, le jeune auteur campe des personnages inoubliables dans un pays poétiquement recréé.

C. F. Ramuz. *Aline*. Grasset. Les Cahiers Rouges, N<sup>o</sup> 66.

*L'AMOUR FANTÔME* – La propension satirique de l'auteur fait florès en ces pages évoquant l'itinéraire initiatique d'un Colin œdipien à outrance dont les tribulations recourent les expériences « sur soi » de toute une génération. D'un premier séjour en prison (il a fait le fou dans une manif) d'où le tire Maman, à l'amoureuse initiation qui marque sa rencontre avec Rose, fille-fleur se roulant nue dans le sainfoin, avant d'autres étapes de sa réalisation personnelle, de *rebirth* en séminaire de *channelling*, le personnage est joliment épinglé.

Jean-Michel Olivier. *L'Amour fantôme*. L'Âge d'Homme, 1999.

*ARRÊTS DÉPLACÉS* – Assez proche des enlumineurs du quotidien américains dont Raymond Carver et Charles Bukowski sont les meilleurs exemples, le poète cristallise ici, à partir d'observations apparemment anodines, de choses vues en scènes vécues dans la rue ou dans l'intimité, les reflets kaléidoscopiques de la réalité contemporaine la plus immédiate, parfois la plus brute. Les mots y retrouvent leur fraîcheur et leur usage primordiaux, tels des objets découverts sous une lumière neuve, et le regard

de l'auteur englobe ses semblables dans un climat d'empathie achevant de donner à cette poésie sa beauté et sa justification.

Marius Daniel Popescu. *Arrêts déplacés*. Antipodes, 2004.

*AUJOURD'HUI JE NE VAIS PAS À L'ÉCOLE* – L'adjectif est galvaudé, mais c'est bel et bien un livre subversif que ce monologue d'un jeune énergumène en bisbille avec les convictions établies et les idées reçues. Il y a du cabaret-tiste en ce jongleur de mots et de concepts, décidé à rester sur sa scène privée au lieu de reprendre la comédie de l'École (avant celle de l'Église et de l'État). À l'école « contre la vie » dont parlait Edmond Gilliard, s'oppose ici la classe buissonnière d'un émule de Roorda. C'est frais et vif, sans une ride vingt ans après...

Claude Frochoux. *Aujourd'hui je ne vais pas à l'école*. L'Âge d'Homme, 1982.

*LES BEAUX SENTIMENTS* – Le suicide d'un de ses élèves et l'abus sexuel subi par un autre marquent l'année du bac de la classe de gymnase du professeur François Aubort, double romanesque de l'auteur qui parvient, en évitant les pièges du témoignage direct ou de l'ouvrage « à thèmes », à construire un roman d'émotion portant à la réflexion sans être désincarné. De fait, tous les personnages en sont vibrants de présence, la force du romancier tenant à restituer la fragilité et le désarroi de jeunes gens – le professeur autant que ses élèves – dont il ressaisit aussi la fraîcheur et la générosité.

Jacques-Étienne Bovard. *Les Beaux Sentiments*. Bernard Campiche Éditeur, 1998.

*CAHIER DE VERDURE* – La partie la plus accessible de l'œuvre de Philippe Jaccottet, et la plus attachante aussi, relève d'une sorte de carnet poétique continu, d'une

semaison à l'autre, dont ce recueil, accordé au cycle des saisons, est une belle illustration. L'apparition en gloire d'un grand cerisier en marque l'ouverture symbolique par-delà laquelle on s'engage *Sur les degrés montants* de la nature saisie dans son effervescence et sa violence vitale, avant les *Éclats d'août* et les feux de l'automne préludant à la descente vers les plaines de l'hiver et de l'âge.  
Philippe Jaccottet. *Cabier de verdure*. Gallimard, 1990.

*CE QUI RESTE DE KATHARINA* – De la misère morale en famille bourgeoise pourrait être le sous-titre de ce roman courant à travers trois générations et constituant un aperçu mordant de l'évolution des mœurs au XX<sup>e</sup> siècle. Au lendemain de la mort de son fils quinquagénaire, Katharina se repasse le film de sa vie et en établit le bilan, marqué par maints sacrifices sur l'autel de la vie conjugale et de la maternité. Rien pourtant du réquisitoire féministe unilatéral dans ce récit d'une vie gâchée où la complexité humaine est abordée avec empathie.  
Janine Massard. *Ce qui reste de Katharina*. L'Aire bleue, N° 43.

*LES CHAGRINS MAGNIFIQUES* – Plus grave de tonalité qu'*Une chambre pleine d'oiseaux*, premier recueil des chroniques de l'auteur, cet ensemble de proses reprend les thèmes récurrents du malaise existentiel et de la difficulté de communiquer dans le couple et dans la société, avec un regard plus personnel et nostalgique sur les « légères hypothèses d'enfance », et des inflexions mélancoliques accentuant et poétisant à la fois un sentiment de déréliction quasi omniprésent. Du moins les bonheurs d'écriture, et le ton si particulier du chroniqueur-écrivain, valent-ils à ce livre sa vertu paradoxalement tonique.  
Christophe Gallaz. *Les Chagrins magnifiques*. Zoé-Poche, N° 31.

*CHAMBRE 112* – Le titre de ce récit autobiographique désigne la chambre de l'hôpital tessinois dans lequel le père de l'auteur a vécu ses derniers jours et qui devient le pivot des allées et venues du narrateur entre la Suisse romande où il accomplit sa carrière d'universitaire distingué et le Tessin plus rugueux de son enfance et de sa langue maternelle, de ses premières racines culturelles et de son *Padre padrone* en train de passer de l'état de chêne familial à celui de roseau fragile, bientôt arraché par le vent de la destinée. Très juste de ton, et d'une empathie généreuse à l'égard de la petite communauté évoquée, cet hommage au père est à la fois la mise en rapport de deux cultures et de deux époques traversées par l'auteur.

Daniel Maggetti. *Chambre 112*. L'Aire bleue, N° 29.

*CHÂTEAUX EN ENFANCE* – Premier volet du triptyque romanesque englobant *Les Esprits de la terre* et *Le Temps des anges*, ce roman doux-acide marque aussi l'amorce d'une forme narrative novatrice, instaurant une modulation proustienne de la remémoration. Au gré d'un récit non linéaire, soumis aux associations libres de l'évocation, c'est tout un théâtre de bourgeoisie provinciale qui émerge des brumes du passé, dont les figures goyesques contrastent avec quelques personnages « élus » par la romancière à proportion de leur sensibilité, de leur vulnérabilité ou de leur appartenance à un « ailleurs » poétique.

Catherine Colomb. *Châteaux en enfance*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 30.

*LE CHÊNE BRÛLÉ* – On redécouvre une Suisse souvent insoupçonnée, à tout le moins oubliée de nos jours, dans ce premier récit autobiographique de l'écri-

vain né en milieu ouvrier, dont la mère et le père s'échinent à travailler dur sans parvenir à nouer les deux bouts. Sur ce fond d'âpre nécessité qu'adoucissent du moins les sentiments et les valeurs incarnées par les siens, l'auteur raconte, dans sa langue à la fois directe et chantournée, lyrique et rebelle, son parcours de fils de prolétaire accédant à l'Université, dont l'engagement communiste lui vaudra l'opprobre.

Gaston Cherpillod. *Le Chêne brûlé*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 14.

*LES CIRCONSTANCES DE LA VIE* – Après les deux premiers romans terriens de Ramuz, celui-ci s'attache à un personnage qui va vivre, à son corps défendant, la mutation de toute une société soudain entraînée dans les mécanismes de l'expansion et de la spéculation, où les affairistes et les arrivistes feront florès. Après un premier mariage malheureux, le notaire Émile Magnenat s'installe en ville afin de satisfaire les ambitions pressantes de la fringante Frieda, qui le pousse à toutes les dépenses avant de le tromper et de l'anéantir. D'une tonalité flaubertienne, ce sombre et poignant roman est tout empreint de la défiance du jeune Ramuz à l'encontre de la ville et d'une société déshumanisée.

C. F. Ramuz. *Les Circonstances de la vie*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 134.

*COMME SI JE N'AVAIS PAS TRAVERSÉ L'ÉTÉ* – C'est là, sans doute, le roman le plus accompli de l'auteur. Il y est question de la peine et de la révolte d'Alia, confrontée en très peu de temps à la mort de son père, puis à celle de son mari et de sa fille aînée, tous deux victimes du cancer. Livre de la déchirure intime et du scandale de la mort frappant la jeunesse, ressentie comme absolument injuste par la mère qui a porté l'enfant pour qu'il vive et lui

survive, ce roman est aussi, à l'inverse, un livre de l'alliance des vivants entre eux et du dialogue perpétué avec ceux qui leur ont été enlevés.

Janine Massard. *Comme si je n'avais pas traversé l'été*. L'Aire bleue, N° 54.

*LE DÉSARROI* – Issu d'une génération héritière de la faillite des idéologies, le protagoniste rompt avec sa vie confinée d'étudiant en lettres à la suite des mises en garde d'un de ses profs vitupérant la standardisation et la déshumanisation de la société. « Confronté à une existence que je ne savais plus comment empoigner, je me sentais usé », remarque-t-il à l'instant où il arrive, après un long voyage, dans un monastère qu'on suppose au Mont-Athos, où il chemine sur les traces d'un certain Alexandre, mi-héros mi-ascète, en lequel il espère trouver un modèle existentiel.

René Zahnd. *Le Désarroi*. L'Aire, 1990.

*LES DÉSEMPARÉS* – Oscillant entre le Valais de bois et certaine Suisse sauvage auxquels on le sent également attaché par des fibres ataviques, et sa culture plus cérébrale et policée d'universitaire bon teint, l'auteur cisèle, en premier lieu, une dizaine de portraits fort expressifs de *Sans voix*, évoquant les errants et autres humiliés rejetés dans les marges de la course à la réussite. La découverte du livre et de l'écriture nourrit ensuite *Beaux parleurs*, alors que *Tombés du ciel* étend le champ du voyage de l'auteur, qu'on retrouve skis aux pieds dans la dernière variation jouant sur une rumination de randonneur à caractère politique...

Jérôme Meizoz. *Les Désemparés*. Zoé, 2005.

*LE DÉSIR DE DIEU* – D'emblée l'auteur se dit « plein de Dieu » dans ce livre reprenant en fugues et variations les thèmes fondamentaux de son œuvre, à

savoir: l'étonnement primordial d'être au monde et la découverte de la poésie, l'intuition précoce de la mort et son expérience tragique au suicide du père, le vertige du sexe et ses turbulences contradictoires, la fascination pour le vide qui serait à la fois une plénitude à la manière extrême-orientale, le miel du monde et ses infinies modulations, le rêve du *Monumentum* artistique cher à Flaubert et la conscience de sa vanité sous le ciel métaphysique. Or il y a, dans ce livre de pure prose, une liberté et une qualité de style qui en font l'un des meilleurs ouvrages de son auteur.

Jacques Chessex. *Le Désir de Dieu*. Grasset, 2005.

*LE DESSERT INDIEN* – La tonalité qui marque les treize nouvelles de ce recueil, mélange d'épicurisme souriant et de désenchantement indulgent, de flegme frotté de cynisme et de bonhomie, relève de la culture anglo-saxonne plus que de la tradition romande, du côté de Somerset Maugham. De la nouvelle policière à la gourmandise érotique, en passant par la rêverie méditative d'*Un instant d'éternité*, évoquant Barbey d'Aurevilly, le récit fantastique ou la satire, l'auteur excelle à tout coup, en dépassant pourtant l'exercice de style par un vrai bonheur d'écriture et de narration.

Marc Lacaze. *Le Dessert indien*. Seuil, 1996.

*LE DIXIÈME CIEL* – Comment concilier foi et raison, vérité révélée et connaissance scientifique? Telle est l'une des questions posées par ce vaste roman au formidable générique, puisque Pic de La Mirandole, le protagoniste, y fréquente Laurent de Médicis ou Marsile Ficin, dans la Florence brillantissime du Quattrocento où apparaissent également le jeune Michel-Ange, Sandro Botticelli ou Savonarole, notamment. Plus que le pittoresque du roman historique, somptueux au demeurant, c'est l'enjeu

du débat d'avenir qui nous captive ici, incarné par de beaux personnages.

Étienne Barilier. *Le Dixième Ciel*. Zoé-Poche, N° 17.

*LE DROIT DE MAL ÉCRIRE* – Dans sa fameuse *Lettre à Bernard Grasset*, Ramuz a magistralement traité le problème des relations liant la Suisse romande à Paris et, plus précisément, les langues périphériques de la francophonie au « bon français ». D'un Rousseau, qui revendiquait la spécificité culturelle et morale du parler romand, tout en s'exprimant en français classique, à un Töpffer émaillant volontiers son écriture de localismes à coloration helvétiste, et jusqu'aux auteurs d'aujourd'hui, le rapport entre la littérature romande et la France reste ambigu, rarement simple.

Jérôme Meizoz. *Le Droit de « mal écrire », quand les auteurs romands déjouent le « français de Paris »*. Zoé, 1998.

*ÉLOGE DU MIGRANT* – Quelque peu rugueux au premier abord, ce premier livre d'un fils d'immigré en impose bientôt par la justesse de son ton et l'originalité de son écriture, incorporant ici et là des tournures italianisantes qui tiennent lieu d'accent au protagoniste, saisonnier italien se racontant sans trémolos. « Murateur » de métier, il se dit « de rue et d'errance solidaire », non tant « de revendication » que « de fidélité », avec un double sentiment d'être exclu et de participer à la fraternité des matinaux. Il y a de l'héritage de Pavese dans cette belle méditation poétique.

Adrien Pasquali. *Éloge du migrant*. L'Aire bleue, N° 32.

*L'ENFANT SECRET* – Les destinées croisées des aïeux de l'auteur, de la Côte vaudoise à l'Italie de Mussolini, et l'Histoire dramatique du siècle, se vivifient dans cette autofiction constituant sans doute l'un des plus beaux

livres de l'auteur. Les personnages d'Émilie et de Julien, qui vivent sur les bords du Léman, et le couple formé par Nora et Antonio, assistant (et participant, puisque Antonio est le photographe attitré du Duce) à la montée du fascisme en Italie, constituent le cercle familial multiculturel dans lequel va grandir l'enfant, dont la mémoire restituera ce microcosme si caractéristique de notre pays. Jean-Michel Olivier. *L'Enfant secret*. L'Âge d'Homme, 2003.

*L'ENFANT TRISTE* – On retrouve, une génération plus tard, la douloureuse grisaille des *Circonstances de la vie*, sur fond d'aigre puritanisme, dans ce récit d'une enfance marquée à la fois par le désamour des parents du protagoniste, et par les avanies subies au collège, où le goût manifesté par le garçon pour un Baudelaire, notamment, est assimilé à un dévoiement. Du moins une tante bonne, à la montagne, va-t-elle donner une autre image de la vie, plus ouverte et généreuse, au narrateur de ce livre d'autant plus marquant qu'il s'en tient aux faits, sans pathos. Michel Campiche. *L'Enfant triste*. L'Aire, 1979.

*L'ESSAIM D'OR* – Amateur de bonnes choses, à tous les sens de l'expression, l'auteur, ancien bibliothécaire municipal en chef, et fomentateur à ce titre d'une phénoménale collection de bandes dessinées, est également un prosateur gourmand capable de faire partager ses goûts, comme celui du flan caramel, dit ici « mets de fête ». Excellant dans l'évocation ludique ou cocasse (son éloge de la vache ou sa célébration de la poussière de bouquins), cet arpenteur des sentiers écartés de la littérature ajoute, de surcroît, une touche d'humour à notre littérature si souvent si grave... Pierre Yves Lador. *L'Essaim d'or*. L'Aire, 1998.

*L'ÉTÉ DES SEPT-DORMANTS* – Relevant à la fois de l'exorcisme autobiographique, du roman symphonique et du testament spirituel, ce livre allie, étrangement, les fantasmes obsessionnels et presque maniaques, dans leur expression, d'un esthète amoureux des éphèbes, et la ressaisie magistrale, poétique et religieuse la fois, de quelques destinées réunies dans le creuset existentiel et affectif d'un institut de jeunes gens tenu par une maîtresse femme, Maria Laach, et son pittoresque époux. Roman de l'apprentissage à l'ample mouvement de fleuve, ce livre majestueux laisse en mémoire un double souvenir de fraîcheur juvénile et de lancinante mélancolie.  
Jacques Mercanton. *L'Été des Sept-Dormants*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N<sup>os</sup> 9 et 10.

*LA FOURMI ROUGE* – Une très bonne introduction se trouve ménagée ici à l'œuvre de Charles-Albert Cingria, tant par la qualité et la diversité représentative des textes réunis que par la très éclairante préface de Pierre-Olivier Walzer, pour lequel la promenade avec Charles-Albert «est une perpétuelle réconciliation avec l'univers». Tous les registres du génial écrivain sont illustrés ici, de la déambulation quotidienne (*Le Seize Juillet*) à la plus sublime méditation poético-métaphysique (*Le Canal exutoire*), en passant par le dialogue fantaisiste (*Grand questionnaire*), l'essai de définition d'un *habitus* humain (*L'eau de la dixième milliaire « autour » de Rome*) ou l'érudition joyeuse (*Musiques et langue romane en Pays romand*). Un constant émerveillement, accordé à une écriture sans pareille.  
Charles-Albert Cingria. *La Fourmi rouge et autres textes*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N<sup>o</sup> 1.

*LA GAZELLE TARTARE* – Dernière en date de ses auto-fictions, ce livre d'Asa Lanova est aussi le plus vibrant d'émotion et le mieux enraciné dans le sol natal de la

romancière lausannoise, le plus accompli aussi du point de vue littéraire. Un premier amour, dont la fin prématurée coïncide avec le renoncement à une prometteuse carrière de ballerine, et la mort de la mère de la protagoniste, constituent les deux pôles sensibles de cette remémoration où l'enfance et ses magies, une angoisse malade et le recours à l'exorcisme des mots, se conjuguent pour rendre le « son » unique d'une vie ressaisie par l'écriture.

Asa Lanova. *La Gazelle tartare*. Bernard Campiche Éditeur, 2004.

*LE HAREM EN PÉRIL* – Conteur savoureux, mais développant aussi de féroces observations sur la société dont il est issu, et notamment sur la condition de la femme et la régression obscurantiste, l'écrivain tunisien établi en Pays de Vaud, après trois premiers romans, continue de nous captiver avec dix nouvelles également marquées au sceau de la vitalité et de l'authenticité, à commencer par l'insoutenable premier récit (*La Viande morte*) des atroces souffrances endurées par Selma, atteinte d'une tumeur et que les siens accusent d'avoir « fauté » parce que son ventre gonfle. Un étonnant mélange de verve caustique et de compassion.

Rafik Ben Salah. *Le Harem en péril*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 218.

*L'HOMME SEUL* – Soliloque effréné non moins que stimulant, ce livre a les qualités et les limites de la recherche autodidacte, à la fois passionnant par ses observations et discutables dans ses conclusions, à commencer par celle de l'extinction de la culture occidentale dans les années 1960... Matérialiste anarchisant, l'auteur réduit l'histoire de la culture à une suite de déterminations où le rôle de la géographie se trouve revalorisé par rapport à

l'analyse historico-économique des marxistes. Sans aucune référence indiquée, mais brassant d'innombrables lectures, cette somme hyper-subjective et péremptoire est marquée par un souffle et un ton uniques.

Claude Frochaux. *L'Homme seul*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N<sup>os</sup> 194 et 195.

*HUMOUR* – Tenant à la fois du journal de bord personnel et de l'essai biographique, ce livre est l'une des plus belles illustrations de la pratique singulière de l'auteur, consistant à imbriquer des dessins et des aquarelles dans le corps de son texte. En l'occurrence, celui-ci place la (re)découverte de Joyce, dont la vie se trouve racontée au fil d'un journal imaginaire, sous le signe de la passion juvénile de Pajak et de son ami Yves Tenret, protagonistes d'une histoire se donnant comme en miroir, en résonance à la biographie du génial Irlandais.

Frédéric Pajak (avec Yves Tenret). *Humour*. Une biographie de James Joyce. PUF, 2001.

*L'INTÉRIEUR DU PAYS* – Sensible au génie des lieux, qu'il restitue par le truchement d'images aussi limpides qu'évocatrices, gardant toujours un nimbe de mystère, le poète, passant d'abord par *La Porte d'à côté* pour une suite d'aquarelles lausannoises de bonne venue, entreprend ensuite un voyage en zigzags qui le conduit à travers la Suisse débonnaire de Töpffer en passant par quelques hauts lieux de culture et marqués par le passage de Nietzsche (à Sils-Maria), Jouve (au val Fex) ou Rilke (à Soglio), sans que la référence littéraire alourdisse jamais le propos, le voyage se poursuivant de lumières en mélodies, à fleur de sensations bien lestées par les mots.

Pierre-Alain Tâche. *L'Intérieur du pays*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N<sup>o</sup> 205.

*JEAN-LUC PERSÉCUTÉ* – Deuxième roman du jeune Ramuz, cette tragédie montagnarde donne un grand frère farouche à la petite Aline en la personne de Jean-Luc Robille, incessamment humilié par une épouse sensuelle et mauvaise, Christine de son prénom. Type de l'homme simple et droit, le protagoniste découvre les traces de l'adultère dès la fameuse scène première, préluant à tous ses malheurs et à ceux de l'enfant du couple. Le roman, portrait aussi d'un village de montagne, évoque une pyrogravure expressionniste, où la noblesse de cœur de Jean-Luc et la vilénie de ceux qui l'entourent forment un contraste significatif.

C. F. Ramuz. *Jean-Luc persécuté*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 25.

*JE DIS TUE À TOUS CEUX QUE J'AIME* – Après avoir abordé les genres les plus divers, de la science-fiction au roman historique, l'auteur lausannois touche ici au symbolisme fantastique autant qu'à l'érotisme homosexuel, dans un roman évoquant les nouvelles de Kafka ou la littérature latino-américaine. Le protagoniste, représentant banal de son état, échoue dans une ville paraissant soudain coupée du temps et du monde ordinaire, où la rencontre d'un jeune homme vaguement angélique, en dépit de conduites sordides, achève de le déstabiliser. Surtout intéressant par son atmosphère, ce roman est d'un conteur avéré.

Olivier Sillig. *Je dis tue à tous ceux que j'aime*. Éditions H & O, 2005.

*JETTE TON PAIN* – « Je ne suis qu'une vieille orpheline à la recherche de trésors perdus », écrivait Alice Rivaz dans *Comptez vos jours*, et l'aveu pourrait être aussi celui de Christine Grave, à cela près que cette quinquagénaire est encore en charge de sa mère impotente, qui ne

manque de lui rappeler combien elle s'est elle-même « sacrifiée ». Bilan d'une existence de femme souvent « empêchée » dans ses aspirations personnelles, ce roman proche de l'autofiction est à la fois marqué par l'effort d'émancipation et le pari créateur sur lequel s'ouvre sa dernière partie.

Alice Rivaz. *Jette ton pain*. L'Aire bleue, N° 18.

*JONAS* – Roman de l'alcool et des bilans de la cinquantaine, cette autofiction – l'une des plus fortes de l'auteur – évoque le retour, à Fribourg où il a passé le début de sa jeunesse, de Jonas Carex en quête d'un refuge momentané dans le ventre de la baleine aux souvenirs. De fait, c'est en ces lieux qu'il a vécu le plus intensément, à l'âge des grandes questions et d'un amour qu'il va retrouver avec un mélange de tendresse et de désarroi, qui le confrontera plus durement encore à son naufrage personnel.

Jacques Chessex. *Jonas*. Le Livre de poche, N° 500.

*JOURNAL INTIME* – Parangon du genre, ce monument de l'introspection ne se borne pas, loin s'en faut, à la rumination stérile d'un professeur esseulé et velléitaire, mais constitue la chronique extrêmement variée d'une fin de siècle genevoise, vue par un écrivain aussi ouvert à la culture européenne qu'à la nature, à la philosophie et aux nouvelles doctrines sociales, au milieu littéraire local ou parisien. Lecteur et promeneur infatigable, Amiel est surtout un prosateur d'une merveilleuse porosité, du moins quand il échappe au ressassement quotidien et à l'autoflagellation. Ses paysages, ses portraits (notamment de femmes) et ses réflexions de toutes espèces constituent un inépuisable trésor.

Henri-Frédéric Amiel. *Journal intime*. 12 volumes, L'Âge d'Homme, 1976-1994.

*LA JOYEUSE COMPLAINTÉ DE L'IDIOT* – On se régale à la lecture de ce livre ludique et foisonnant autant pour l'originalité de sa vision – apparemment dégagée de tout réalisme et renvoyant cependant à notre monde avec une verve critique réjouissante – que pour l'éclat et les chatoiements de son écriture, jamais aussi libre et inventive. Rappelant la douce dinguerie hyper-lucide d'un Robert Walser, et d'abord parce qu'il se passe dans un « débarras à enfants » assez semblable au fameux *Institut Benjamenta*, ce roman évoque également la figure tutélaire de Cendrars par ses dérives épiques, le goût du conte qui s'y déploie et sa faconde verbale.  
Michel Layaz. *La Joyeuse Complainte de l'idiot*. Zoé, 2004.

*KRIEGSPIEL* – À la tête d'une escouade de dragons à l'ancienne, le capitaine Pavel Takac donne l'assaut à une formation de tanks, dont il ressortira seul survivant, témoignant du sacrifice des hommes tombés à ce qu'on pouvait dire encore le champ d'honneur, et faisant revivre l'événement avec panache, mais non sans mélancolie. Le ton et la manière, autant que la vigueur de ce roman, sont assez rares en Suisse romande, et c'est en effet un captivant roman d'aventures que cet ouvrage à valeur, aussi, de réflexion sur la guerre et sur le sacrifice des héros, chair à canon de la Realpolitik.  
Jacques-Michel Pittier. *Kriegspiel ou le Jeu de la guerre*. L'Âge d'Homme, 1982.

*LES LARMES DE MA MÈRE* – Récit mimétique d'une libération, *Les Larmes de ma mère* représentent, malgré quelques relents de lyrisme adolescent, un travail de fiction qui dégage ce livre de ce qu'il pourrait avoir d'anecdotique ou de nombriliste. La démarche de Michel Layaz se fonde sur une implication vivante, traduit par le

truchement d'une langue qui restitue, dans leurs nuances, tous les désarrois, les humiliations, les infimes mais cuisantes blessures, comme aussi les effusions, les petits bonheurs, les premiers troubles sensuels, les échappées dans le sillage d'un magicien ou d'une femme bien en chair, les premiers refus aussi et les premières prises de conscience personnelles.

Michel Layaz. *Les Larmes de ma mère*. Points-Seuil, N° 1537.

*LAURA* – Deuxième roman de l'auteur lausannois, ce livre étincelant concentre les thèmes à venir de l'œuvre, partagée entre une interrogation sur le sens de l'art dans le monde contemporain et la modulation des passions humaines. Dans le décor hautement symbolique de Venise, le protagoniste, jeune artiste peintre cheminant aux frontières du nihilisme métaphysique, aime et fait souffrir Laura que résumant les « gestes de la vie ». Limpide et dense, ce roman a conservé sa vibration tendue et sa beauté.

Étienne Barilier. *Laura*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 82.

*LETTRE À MÉNÉTREY* – Ce livre est à la fois d'amitié, de bourlingue, de nostalgie et de colère. À l'approche de la soixantaine, sous la forme d'une lettre à un ami cher qui lui a fait le sale coup de disparaître, l'auteur revient sur les belles heures passées ensemble dont chaque évocation fait réapparaître d'autres figures disparues. Rien pour autant de la remémoration de l'ancien combattant dans ce journal de bord d'un périple à travers les années et les continents au fil duquel le chanteur-écrivain-voyageur passe à tout moment du présent au passé. Au-delà de la profession de foi : la mise en lumière de mille petits faits et petits gestes humains qui modulent ce qu'on

pourrait dire le chant du monde et son partage fraternel.  
Michel Bühler. *Lettre à Ménétreay*. Bernard Campiche  
Éditeur, 2003.

*LA MALVIVANTE* – Dans son chalet en banlieue du  
Clos, Tosca remâche sa révolte en observant les gens du  
quartier au moyen de ses jumelles. Malheureuse en ses  
premières amours, cette fille d’immigré italien et de  
Vaudoise terre à terre, mariée à un ouvrier résigné à son  
sort, est en outre rejetée par ses enfants. Au bord de la  
rupture psychique et du suicide, Tosca n’en témoigne pas  
moins d’une vive lucidité sur le monde médiocre qui  
l’entoure, où les « petites gens » montrent parfois le plus  
de grandeur inaperçue.  
Mireille Kuttel. *La Malvivante*. L’Âge d’Homme. Poche  
suisse, N° 37.

*LE MARCHEUR ILLIMITÉ* – Intéressant par l’allant de  
son écriture et l’observation des « premiers plans » que  
lui ménage la marche, Ellenberger le farouche n’a rien du  
sémillant randonneur à la manière de Töpffer, ni non plus  
du « performeur » à celle de Daniel de Roulet : il marche  
à en crever à ce qu’il semble et, de fait, cela devient un  
récit plein de vie que cette suite d’évocations de longues  
trottes le long du Doubs ou du Rhône, en Crète ou dans  
les rues de Paris, lézardant quelque temps au Luxem-  
bourg puis se remettant en route du Quartier latin à  
Saint-Germain-en-Laye...  
Pierre-Laurent Ellenberger. *Le Marcheur illimité*. L’Aire  
bleue, N° 45.

*LE MIEL DU LAC* – En chroniqueur pratiquant un  
type d’observation et une langue imagée à la Vialatte, son  
maître avéré, l’auteur évoque, dans cette manière d’auto-  
portrait étoilé, son passé de gosse levantin aux souvenirs

d'enfance à la fois pittoresques et parfois douloureux. Rompant avec le tout-venant du journalisme, il enlumine, avec un mélange de candeur blessée et d'humour souvent cocasse, les heures riches de ses flâneries et de ses rencontres, dans ce Pays de Vaud qui est devenu sa terre d'adoption.

Gilbert Salem. *Le Miel du lac*. Bernard Campiche Éditeur, 1995.

*MILLE FEUILLES* – En trois volumes très élégants et illustrés avec beaucoup de goût, ce recueil de proses et d'articles, plus encore que les romans autobiographiques de l'auteur, constitue le « trésor » de l'auteur délicieux d'*Italiques* (L'Âge d'Homme, 1969), capable de parler de la peinture de James Ensor ou d'une visite à Gustave Roud, de Picasso à Avignon ou de « Fribourg-la-Romaine », du Paradou des Bille ou de la mort de Léautaud, avec la même fine justesse et avec le même bonheur. Comme dans *Le Soleil sur Aubiac* (Grasset, 1986), le grappilleur déploie, en ces pages étincelantes, une constante faculté de transmutation.

Georges Borgeaud. *Mille feuilles I, II, III*. La Bibliothèque des Arts, 1997.

*MON BON AMI* – L'auteur de ce savoureux recueil de proses, dont le texte intitulé *Merveilles* indique bien l'orientation et la tournure, se nourrit de tout, circulant de par le monde comme l'enfant au tricycle ou son grand frère en aile delta. De l'oiseau witcha (une sorte de merle blanc) elle dit : « Le merle avait un regard de comptable, de notaire, d'inspecteur, de soliste. » Avec la même alacrité joyeuse et le même bonheur d'expression évoquant tour à tour Vialatte et Cingria, elle parle indifféremment de Lawrence Durrell et de Marco Polo, de sa peur du noir et d'un mazot sur la montagne, des Rolling

Stones copulant dans leur jet privé ou d'une humble vieille dame corse, sans oublier l'âme sœur qui donne son nom au titre du livre...

Corinne Desarzens. *Mon bon ami*. L'Aire, 2000.

*MONUMENT À F. B.* – Sur le ton apparemment détaché du dandy, ce récit de pure émotion, dont les mouvements de la narration reproduisent les tâtons, hésitations et autres retours en amont, digressions ou subites illuminations, tient à la fois de la remémoration sentimentale et de l'exorcisme. Il y est question de la liaison d'un homme marqué par « la saloperie d'usure de la vie quotidienne », auprès duquel F. B., malmenée en ses jeunes années, cherche refuge, pour le faire souffrir à son tour. Du moins cette femme-enfant laisse-t-elle une trace indélébile de « pureté inaliénable ».

Roger-Jean Ségalat. *Monument à F. B.* Hachette-Littérature, 1978.

*MORTELLE MALADIE* – D'une voix encore fragile, mais chaleureuse, nouée par la souffrance, l'auteur exprime à la fois sa révolte contre le mal qui la ronge et contre la société des hommes, où la femme est parfois encore une esclave. La première partie du livre est attendue de l'enfant, d'abord intrus, puis vie désirée, jusqu'au jour de l'accident qui laisse la mère de nouveau seule dans le monde des survivants, contrainte de s'inventer de nouvelles raisons de vivre. Mère frustrée, la narratrice devient femme-écrivain tentant d'assumer le sort de ses semblables, en racontant notamment le calvaire d'Annunziata, la mère italienne, pour donner à son propre drame une résonance plus universelle.

Anne Cuneo. *Mortelle maladie*. Bernard Campiche Éditeur. camPoche, N° 2.

*NAINS DE JARDIN* – La verve satirique qui se déploie dans ce recueil de nouvelles, dont le succès populaire n'a pas faibli depuis sa parution, s'applique à toute une Suisse moyenne déjà brocardée par un Hugo Loetscher, un Emil ou une Zouc. L'homme aux nains de jardin vit dans une petite maison à soi ou en villa mitoyenne, au milieu d'un univers propre-en-ordre et censé le rester, qu'un rien suffit pourtant à troubler, suscitant alors une vraie fièvre sécuritaire. Multipliant les scènes significatives, l'auteur brosse un portrait-charge de groupe non dénué de malice amicale.  
Jacques-Étienne Bovard. *Nains de jardin*. Bernard Campiche Éditeur. camPoche, N° 7.

*NI LES AILES NI LE BEC* – Mélange d'humour mordant et de tendresse latente, ce premier recueil de l'auteur constitue, en dix-huit nouvelles, un patchwork attachant et vif, à l'image de la jeunesse qu'il décrit et dont il procède aussi bien. Des rêves de la femme de ménage espagnole compulsant son roman-photo, dans *Conchita*, à l'évocation de jeunes gens incapables d'apprécier tout ce qui leur est donné, dans *Vous les enfants des hautes villes*, le nouvelliste restitue de brèves tranches de vie à valeur parfois significative.  
François Conod. *Ni les ailes ni le bec*. Bernard Campiche Éditeur, 1987.

*LE PAIN DE COUCOU* – Plus encore qu'un kaléidoscope de souvenirs d'enfance puisant à la double source de l'univers alémanique du Grossvater et du quartier lausannois des jeunes années de l'auteur, ce livre restitue les premiers émerveillements de celui-ci à la découverte conjointe des choses et des mots. Dans un climat mêlé de tendresse et d'humour, les séquences de cette remémoration évoquent le monde d'une modeste tribu familiale

assez typique de la Suisse des années 1950, avec ses figures et ses emblèmes dont le relief s'accroît par le double jeu de la distance temporelle et du verbe poétique.

Jean-Louis Kuffer. *Le Pain de coucou*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 45.

*LA PAROLE VOLÉE* – Fils de mai 1968, à l'esprit duquel il est resté fidèle au tournant de la soixantaine, Michel Bühler compte au nombre des chanteurs romands les plus connus, mais son talent s'est également déployé dans plusieurs livres remarquables, dont le premier, datant de 1988, était le plus engagé. En hommage aux sans-grades et aux sans-mots du prolétariat horloger des hauts jurassiens de Sainte-Croix, l'auteur accomplit ici une chronique minutieuse et fraternelle, qui rend non seulement parole mais visages, gestes, élans et soupirs aux gens de cette petite communauté laborieuse, dans la meilleure tradition du roman social à la Louis Guilloux. Michel Bühler. *La Parole volée*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 168.

*PASSION* – La beauté et la hideur cohabitent dans ce roman glacial et brûlant à la fois, où s'opposent aussi bien deux univers, de la stérilité et de la création, de l'amour-passion et de la vie par procuration d'un maniaque solitaire. Pierre X., « homme sans passion », le type du quidam sans qualités, vit comme greffé au jeune couple que forment la danseuse Maria F. et le pianiste Frédéric Z., qu'il épie avec des moyens de plus en plus sophistiqués et dont il consigne l'évolution de la relation dans son journal, lequel constitue le roman lui-même, l'un des plus saisissants de l'auteur lausannois. Étienne Barilier. *Passion*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 7.

*LES PASSIONS PARTAGÉES* – Sur la base de carnets tenus quotidiennement et de notes fixant chaque nouvelle découverte, l’auteur recompose une chronique kaléidoscopique à valeur de « lectures du monde » où alternent aussi rencontres, voyages et autres expériences personnelles formatrices. Vingt ans (1973-1992) de vie littéraire en Suisse romande, des balades en Toscane ou en Andalousie, la découverte des États-Unis et du Japon, l’amitié et l’amour, la naissance d’un enfant et l’arrachement aux êtres aimés constituent la trame de l’ouvrage. Jean-Louis Kuffer. *Les Passions partagées*. Bernard Campiche Éditeur, 2004.

*LE PAYS DE CAROLE* – Peu de romans romands témoignent, mieux que ceux de cet auteur, de l’état et de l’évolution des mentalités et des mœurs dans notre pays, ici dans la rupture de continuité de la séculaire vie paysanne et dans le vacillement généralisé des relations de couple, notamment entre la trentième et la quarantième année. La crise vécue ici par Paul, homme au foyer qui se découvre une passion pour la photographie, et Carole que suroccupe sa carrière de médecin, aboutit à une nouvelle forme de liberté qui accentue, par contraste, les médiocres accommodements où trop de vies s’enlisent. Avec autant de lucidité que d’empathie, Bovard campe des personnages vivants et attachants. Jacques-Étienne Bovard. *Le Pays de Carole*. Bernard Campiche Éditeur, 2002.

*PRENDRE D’AIMER* – Fuyant la disette qui sévit en Valais, Séverine cherche ailleurs de quoi vivre, des bords de Loèche à Lausanne et Fribourg en passant par Villeneuve, découvrant le pays en ces années 1820, et multipliant les rencontres également significatives pour le

lecteur. La fresque d'époque, nourrie par une documentation précise, est rehaussée par une écriture également marquée par le souci de reconstitution, mais sans artifice pour autant, savoureuse et sympathique autant que le portrait de la protagoniste.

Gisèle Ansorge. *Prendre d'aimer*. Bernard Campiche Éditeur. camPoche, N° 5.

*UN PRINCE PERDU* – Tenant à la fois du conte épique et du roman en prise directe avec les tribulations du monde contemporain, ce roman évoque fortement les destinées de l'Afghanistan, que l'auteur connaît bien pour y avoir été délégué du CICR, sans que le pays soit jamais nommé. Le jeune Jahan, unique rescapé du massacre de la famille royale du Karaba, entreprend le récit de sa vie à l'initiative de son ami portugais Jorge, afin de laisser témoignage et d'affirmer une identité remise en cause. À la fois tendre et amer, pétri d'humanité et impressionnant par ses évocations de la nature et du chaos de la guerre civile, ce livre est de ceux qui marquent.

Jean-François Sonnay. *Un prince perdu*. Bernard Campiche Éditeur, 1999.

*RAPPORT AUX BÊTES* – Dès les premières pages de ce roman se révèle un talent, tant par le choix singulier des mots que par les rythmes, la couleur, le modelé, la pâte du langage. Si la voix de la romancière manifeste aussitôt une indéniable originalité, cela ne va pas sans sophistication de style tournant, parfois, au maniérisme. Le fait est d'autant plus gênant que le livre est censé représenter l'existence d'un paysan de montagne et ses rapports avec sa jeune femme Vulve, son valet de ferme portugais et ses vaches.

Noëlle Revaz. *Rapport aux bêtes*. Gallimard, 2002.

*LE RENDEZ-VOUS DE THESSALONIQUE* – Ce premier livre de l’auteur fixe d’emblée un espace romanesque et développe, au fil d’une écriture précise, concrète et rapide, le récit des désarrois d’un quadragénaire, architecte de son état, dont la disparition soudaine de son meilleur ami exacerbe sa propre remise en question. Voyage vers soi-même recoupant l’errance des damnés de la terre, ce périple surtout existentiel ressaisit les rejets et autres tâtons d’une génération en perte de repères, dans un roman qui a valeur à la fois de symptôme et de fondation personnelle.  
Nicolas Verdan. *Le Rendez-Vous de Thessalonique*. Bernard Campiche Éditeur, 2005.

*LE ROSEAU PENSOTANT* – L’humour palliant la bêtise, l’esprit grégaire et pédant ou le conformisme du bourgeois encaqué dans ses préjugés, est la marque du ton et du style de Roorda, pédagogue et chroniqueur dont les titres de quelques œuvres sont assez explicites, à commencer par *Le débouillage de crâne est-il possible ?* ou *Le pédagogue n’aime pas les enfants...* Plus que tel ou tel essai séparé, c’est l’ensemble des *Œuvres* de Roorda, réunies en deux volumes, qu’il faut recommander à l’amateur de vues originales et roboratives, marquées du sceau d’un sens commun authentiquement démocrate et vivifiant.  
Henri Roorda. *Le Roseau pensotant*, suivi de *Avant la grande réforme de l’An 2000*. L’Âge d’Homme. Poche suisse, N° 206.

*LE SALON POMPADOUR* – Mêlant la petite histoire familiale d’une bourgeoise juive née avant l’affaire Dreyfus, et les grands faits de l’époque, Sylviane Roche retrace les tribulations de trois générations à travers le regard de Rosine, dont le récit s’amorce à partir de la célébration de

son quatre-vingt-cinquième anniversaire. D'une écriture nette et concise, cette chronique familiale fait défiler les petites et grandes ponctuations de la vie, de naissances en deuils, avec une lucidité sans cruauté dans son approche des êtres.

Sylviane Roche. *Le Salon Pompadour*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N° 178.

*LES SEPT VIES DE LOUISE CROISIER NÉE MORAZ* – Mémoires patiemment documentées de ses familles paternelle et maternelle, Suzanne Derieux s'attache ici à la peinture d'une tribu vigneronne à Lavaux, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et sur une durée avoisinant le siècle, où s'entremêlent les tribulations personnelles de la protagoniste, Louise Moraz devenue Croisier, les multiples petites histoires de famille et les grands événements des époques successives. Portrait d'une femme et des siens, l'ouvrage fait également figure de chronique documentant la vie et les mentalités en mutation d'une région. Suzanne Derieux. *Les Sept Vies de Louise Croisier née Moraz*. L'Âge d'Homme. Poche suisse, N°s 105 et 106.

*LE SOURIRE DE MICKEY* – Il y a quelque chose de panique dans le regard que l'auteur promène sur nos semblables plus ou moins empêtrés dans les embrouilles de la société contemporaine, où les modèles du *battant* et de la *superwoman* font figure de référence. Les personnages décrits dans ces nouvelles peinent à telle identification, à moins de s'aliéner comme ce couple pour lequel la naissance d'un enfant fait figure de péripétie « non appropriée ». Observateur redoutable des tics de comportement ou de langage, dans la parenté d'un Michel Houellebecq, Antonin Moeri excelle à ressaisir, sous forme narrative, les névroses et les psychoses de l'homme actuel, sans trop le caricaturer.

Antonin Moeri. *Le Sourire de Mickey*. Bernard Campiche Éditeur, 2003.

LA SUISSE ROMANDE AU CAP DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE – Le gai savoir a trouvé, en Alfred Berchtold, son plus généreux représentant helvétique, dont cette somme (avant une fresque consacrée à la civilisation bâloise et un livre exhaustif sur Guillaume Tell) est la première, éclatante illustration. Des sources protestantes, essentielles dans ce pays, à l'émergence de l'helvétisme, lié aux courants romantiques européens, et jusqu'au tournant fondateur des *Cahiers vaudois*, l'historien se fait tour à tour conteur et critique littéraire pénétrant. Jamais sec ou pédant, ce livre aux synthèses magistrales et aux inoubliables portraits n'a pas pris une ride!

Alfred Berchtold. *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle*. Payot, 1963.

LES TÊTES – Ce pourrait n'être qu'une galerie de portraits littéraires, alors que l'art du prosateur à son extrême pointe et la matière physique et psychique brassée font de cette suite de *figures* une admirable danse des vifs. D'un Henry Miller juste entrevu dans un café parisien, avec son museau de loup, au souvenir recomposé de Charles-Albert Cingria se relevant d'une chute en vélo-pède, le front tatoué de bitume, l'auteur s'éloigne le plus souvent de la chose vue ou de l'anecdote contenue pour restituer chaque personnalité en vérité plus qu'en légende, sans se priver pour autant de l'invention révélatrice. Aux magnifiques évocations d'écrivains encore vivants (François Nourissier ou Maurice Chappaz) font pendant nombre de portraits posthumes. Or c'est aussi bien sous le signe de Yorick que l'écrivain se place, en quête de la « tête » essentielle de chacun.

Jacques Chessex. *Les Têtes*. Grasset, 2003.

*TOUT-Y-VA* – Les derniers mots de ce petit ouvrage, tenant à la fois du journal (entre 1960 et 1962) et des Mémoires, témoignent du regret de l'écrivain de n'avoir pu établir ses œuvres complètes, et c'est une mélancolie semblable qui imprègne cette suite très révélatrice de souvenirs (notamment sur la période des *Cahiers vaudois*) et de propos sur la vie et ses aléas. Alors que les écrits polémiques de Gilliard, tel *L'École contre la vie*, donnent l'impression d'une grande solidité, ce livre reflète plutôt la sensibilité complexe de l'homme se rappelant son enfance et ses multiples expériences.  
Edmond Gilliard. *Tout-y-va*. Trois collines, 1963.

*TRANSPORTS* – La ville de Lausanne lui est connue comme celle-ci connaît sa silhouette de dandy à crinière rousse, familier des cafés où il est né et a grandi. En sa ville il revient ici par la bande du rail, si l'on ose dire, par le truchement de « vingt-neuf entrées en forme de flâneries, variations, historiettes ou contes ». Le transport est ici décliné au propre, via les trains ordinaires ou mythiques (le Trans-Europe-Express des nuits de naguère) et les trolleybus bleus, la « ficelle » d'Ouchy et le funiculaire disparu de Sauvabelin, comme au figuré, d'exaltations érudites en effusions plus sensuelles. Nombre d'anecdotes, faits divers devenus légendes, émaillent cette mosaïque nimbée de nostalgie, où la petite musique du prosateur fait merveille.  
Pierre-Louis Péclat. *Transports*. L'Âge d'Homme, 2006.

*TROIS HOMMES DANS UNE TALBOT* – On se rappelle la nonchalante navigation de Jerome K. Jerome en suivant M. Paul et ses compères (Ramuz et le peintre Bischoff) à travers la France profonde, dont l'écrivain évoque les charmes avec autant de bonheur qu'il en a mis à croquer

les multiples aspects de la Suisse. Cette pérégrination débonnaire se prolonge, aujourd'hui, grâce à la publication des *Œuvres* de Budry en trois forts volumes, à travers une foison de textes injustement oubliés et qui valent à la fois par leur contenu et la haute qualité de leur écriture. Paysages et artistes, littérature et motifs historiques ou contemporains, contes et chansons : tout fait miel à l'essayiste à la fois gourmand et raffiné, ondoyant et pénétrant, au poète et au prosateur.  
Paul Budry. *Œuvres*. 3 volumes, Cahiers de la renaissance vaudoise, 2000.

*LA VENOGE* – Ce poème, illustrissime en nos régions, évoquant une douce et indécise rivière toute semblable à la mentalité vaudoise moyenne, ne saurait confiner son auteur dans la vaudoiserie complaisante à quoi d'aucuns réduisent son œuvre de chansonnier. L'ensemble de ses écrits permet en effet de (re)découvrir un conteur délicieux, toujours attentif à l'humanité bonne et au génie des lieux (son Paris est aussi présent que son Pays de Vaud), un poète populaire aux merveilleux tableautins, mais également un critique virulent et un chroniqueur non moins vif de la vie contemporaine.  
Jean Villard-Gilles. *Le Meilleur de Gilles*. 3 volumes, Éditions Publi-Libris, 2003.

*LE VISAGE DE L'HOMME* – Au tournant de la quarantaine, l'auteur excelle dans le genre de la digression en mêlant notations très personnelles, voire privées, et considérations sur la culture ou sur le monde comme il va. Qu'il parle de la cervelle au beurre noir du Café Romand, du piano de Chopin que les cosaques jetèrent par la fenêtre (à propos de l'enterrement de Brejnev), d'un raid en avion sur le Musée de Bâle ou d'un malheureux croisé dans un café, bref de ce qui le remplit de joie,

l'inquiète ou le révolte, le chroniqueur fait montre de la même maîtrise ressortissant à l'équilibre intérieur.

Jil Silberstein. *Le Visage de l'homme*. Le Temps qu'il fait, 1988.

*LE VIOL DE L'ANGE* – Le terme de « roman virtuel » convient à cette ressaisie des multiples possibles de la vie contemporaine, captée dans son surgissement, dès le lendemain de la prise de Srebrenica, en juillet 1995. Dans un grand ensemble suburbain, un drame se prépare : l'agression sexuelle et le meurtre d'un enfant par un mystérieux tueur, dont le journal ponctue les pages du roman. Traversée des ténèbres, ce roman foisonnant et mêlant toutes les formes d'écriture, se veut aussi quête de gestes humains et de lumière.

Jean-Louis Kuffer. *Le Viol de l'ange*. Bernard Campiche Éditeur, 1997.

*VORACE* – C'est entre les extrêmes de la luxure et de la mort, sur fond de détresse infantine et d'inassouvissement, que se joue le drame de Clara Grand, dont la boulimie cache un immense vide affectif. Tout à la faim qui la tenaille, à côté de son compagnon Frédéric qui semble frappé pour sa part d'anorexie et d'impuissance, elle cherche ailleurs, dans les excès et jusqu'à l'abjection, à conjurer la souillure qui l'a chassée des verts paradis de l'enfance, exorcisée dans l'innocence d'un été auprès de Frédéric, puis exacerbée jusqu'à la folie après la découverte de ce qui les sépare à jamais. Premier roman d'une écriture incisive et très maîtrisée, ce petit livre a marqué l'apparition la plus récente d'un talent remarquable.

Anne-Sylvie Sprenger. *Vorace*. Fayard, 2007.